

TSR1 (mercredi) • 20 h 05 • PASSE-MOI LES JUMELLES

Rencontres avec des légendes

Anzeindaz, un lieu de pèlerinage alpestre pour les Vaudois construit par un Valaisan, Rodolphe Giacomini. Portrait d'un caractère «emporté» avant de partir dans le Lötschental côtoyer les Tschäggättä.



Derrière le masque des Tschäggättä, il n'y a finalement pas grand-chose.

Rodolphe Giacomini grimpe vers ses huitante ans. Le refuge d'Anzeindaz, il l'a construit à partir de rien, dès les années trente. Il est venu «à sec», les banques du moment ne se montrant pas plus généreuses que celles de 1998. Sur ses capacités professionnelles, Giacomini se montre assez ironique. «Je savais conduire un mulet», annonce-t-il. «Je suis né paresseux mais la vie m'a obligé à être travailleur.» Avec sa femme Helena, ce feignant contrarié va déplacer une montagne. Durant cinq ans, il construit sa propre cabane sur les hauteurs d'Anzeindaz. «C'est l'esprit valaisan d'avoir une maison à soi.» Sa réputation fera le reste.

Stupide et heureux

Rodolphe prétend qu'on peut être

«stupide et, en même temps, heureux». Une maxime que l'on retrouve dans sa qualité d'accueil. Visiteurs et visiteuses ont composé un hymne à la gloire d'Helena et de Rodolphe. Mais M. Giacomini a aussi un fichu caractère. «Je suis un peu emporté. Je ne pense pas ce que je dis, je dis ce que je pense.» Travailler pour lui? Mieux vaut avoir de l'exigence, des compétences et le cuir tanné. «Il m'a secoué les pruneaux, je me suis retrouvé dans une armoire», se souvient un ancien porteur. Ces Vaudois, fidèles adeptes des lieux, décrivent Rodolphe comme «une grande gigasse aux grandes oreilles». Anzeindaz est passé par des «hivers ahurissants». La neige tombait dru, elle recouvrait complètement le refuge jusqu'à la cheminée. Une seule issue pour sortir: la fenêtre du haut. Des images d'archives l'attestent. Ce portrait, co-signé par Jean-François Amiguet et

Benoît Aymon, se révèle une rencontre d'exception. Un sujet qui ne trahit pas son modèle, dirait-on.

Au Lötschental

La seconde partie de «Passe-moi les jumelles» est d'un intérêt nettement plus flou. Sous le couvert d'un reportage-fiction, PPR part dans le Lötschental pister le Tschäggättä. Dans son chalet d'alpage, il tapote sur son Mac ou cite du Chessex. Le tout ponctué de balades en ski nordique. Au village, il achète du pain, assiste à la messe, s'informe auprès d'une classe ou d'une fabricante de masques. Le Tschäggättä conserve son aura mystérieuse. Un soir, l'un de ces monstres velus frappe à la porte de PPR. D'une belle voix grave, en dodelinant de la tête, il relate sa genèse. Le sujet se cherche un (ou des) esprit(s) et il ne semble pas très hanté par l'inspiration.

JOËL CERUTTI